

Pages XXV- La Chapelle-d'Angillon (Cher)

1^{er} mars 1917

53 heures de voyage avec nuits à Paris et à Bourges m'amènent à La Chapelle-d'Angillon [1^{er} mars 1917]. La première impression est très bonne ; l'accès du bourg est bien. Je trouve, en descendant du train, un sous-lieutenant qui se présente : M. GABET, officier des détails du bataillon. Il me donne des indications, tout en faisant route avec moi et me conduit à l'hôtel du "Chêne vert" où l'accueil me fait entrevoir une vie de coq en pâte. J'apprends par GABET que je viens prendre le commandement d'une compagnie du 260^{ème}, qu'on exploite une forêt... que le commandant du bataillon est cantonné à la Chapelle même, qu'il est un excellent homme mais tout à fait toqué ; GABET ajoute qu'il ne faut pas m'étonner outre mesure de la réception extravagante qui m'attend. A dîner, quelques minutes après mon arrivée, je fais connaissance avec, outre GABET et le commandant DE BROISSIA, MELIN, inspecteur des eaux et forêts, directeur technique de l'exploitation, le docteur LE SAVOUREUX, médecin du bataillon, mon sous-lieutenant, ENDRICK lieutenant des automobiles, le capitaine des tringlots, le vétérinaire. Le commandant DE BROISSIA pousse de véritables cris, gesticule quand il découvre que je suis de Brest et que j'habite dans la même rue que son beau-frère Didelot. Je couche à l'hôtel en attendant de trouver une chambre.

Le lendemain, je loue chez les [Chevalier](#). Ma chambre est très convenable, très propre. La fenêtre donne sur la rue, de l'autre côté un mur de jardin, l'ancien hôtel des postes royales, au-dessus la campagne avec ses arbres, à l'horizon la forêt d'Ivoy-le-Pré. Son exposition à l'est me procurera le premier sourire de l'aurore. Le père Chevalier est ébéniste, excellent ouvrier qui a le défaut de trop le dire, braconnier enragé de chasse et de pêche ; il en a le regard fuyant, les allures ; au demeurant fort brave homme. La mère Chevalier est épicière, très éteinte, fait fort bien la cuisine, aime qu'on goûte à ses plats et qu'on le lui dise, surtout quand elle se lance dans la pâtisserie. Les deux filles, navrées de ne pas avoir trouvé de maris, sont aimables comme toutes les berrichonnes ; l'aînée fera ma chambre. Deux fils dont l'un tué, l'autre au front. L'aînée des demoiselles Chevalier se pique de littérature ; elle possède un "petit cahier de pensées" où elle copie les morceaux qui l'ont frappée. La cadette a eu des chagrins ; elle pose pour la femme fatale. Le soir, avant de monter dans ma chambre, je fais salon avec la famille dans l'arrière-boutique.

A l'hôtel, nous mangeons en pension ; j'ai, de suite, remarqué qu'il y existait une très grande cordialité. Avoir une table coquettement garnie après la table de planches non rabotées de Montdidier semble le summum du luxe. La famille Vacher, propriétaire de l'hôtel, tient à honneur de faire plus que satisfaire leurs clients. Le bonhomme Vacher est boucher, Madame Vacher s'occupe de la cuisine qui est excellente, Mlles Andréa et Madeleine sont chargées du service. Cet hôtel du Chêne vert rappelle celui de Sornes avec cet avantage que l'énorme Mme Quelcutta est remplacée par l'élégante et aimable Madeleine. La moindre observation met la famille sens dessus dessous.

Maman, hurle Madeleine, tu ne sais pas ce que dit le commandant ? Il dit que...

Et, de fait, M. le commandant, surtout pour son café, arriverait à faire damner un saint.

Cet [hôtel du Chêne vert](#) ne peut laisser qu'un excellent souvenir à tous ceux qui l'ont rencontré sur leur route. Il nous arrivait, le soir, le commandant rentré dans son château, de nous asseoir sur le banc extérieur de l'hôtel et de rester deviser avec ces demoiselles dont les toilettes étaient citées dans le pays.

J'ai eu la surprise de retrouver à ma compagnie une vingtaine d'hommes de mon ancienne compagnie du 292^{ème} ; et ces vingt types du nord ne feront pas tâche parmi les avignonnais qui en composent la majeure partie ; j'ai tout spécialement retrouvé mon ancien ordonnance LAURENT que j'ai fait passer caporal. Les sous-officiers du bureau sont très bien, le sergent-major LETTY est caviste d'une grande compagnie maritime de Marseille, le sergent Fourier est instituteur, le caporal Fourier greffier de paix. Les autres sous-officiers me plaisent, aussi, sauf un sergent GROHMAN gros plein de soupe paresseux que j'ai guéri de ses douleurs rhumatismales en l'envoyant se faire examiner à Bourges où on lui a déclaré qu'il n'était qu'un vulgaire simulateur et que s'il persistait à être malade, on l'enverrait se faire soigner au front. D'ailleurs, avec ces méridionaux, il faut la manière forte. En arrivant à la compagnie, j'ai trouvé une moyenne quotidienne de 15 à 20 malades : j'ai ramené le taux à 3 en réunissant les malades dans un cantonnement et en leur faisant faire la théorie toute la journée.

Ces malheureux méridionaux exagèrent en toutes choses ; quand ils prennent une cuite royale, ils éprouvent le besoin de le faire savoir urbi et orbi. Un soir, au cours d'une promenade en commun, un échantillon des poivrots du midi s'est arrêté devant nous, une bouteille sous chaque bras, offrant au commandant, qui est demeuré baba, de goûter au "pinard".

Mon adjudant MARTINE mérite une mention toute spéciale. Homme de couleur, originaire de la Martinique, il était habillé avec une recherche grotesque ; avait fait la conquête d'une espèce de folle d'épicière et s'était fait passer d'abord pour notaire, puis pour avocat ; je l'avais profondément vexé en découvrant qu'il était clerc de notaire à Bordeaux ; pour arriver à mâter ce monsieur dont l'orgueil insolent n'avait pas de bornes, je lui ai fait décapeler ses galons d'officier et prendre ceux d'adjudant qui lui revenaient. Je lui ai aussi calmé ses maux de dents. J'ai trouvé ma compagnie abandonnée par ses deux derniers commandants, en un réel désordre ; les hommes se plaignaient de leur nourriture ; j'ai tout pu remettre rapidement en ordre et, comme j'avais assez de boni, je les ai pris par le ventre, la meilleure façon, encore, de tenir un groupe.

Les gens du pays, ravis d'avoir des soldats à loger, offrent un contraste frappant avec les horribles sancerrois. Le pays, lui-même, prête, d'ailleurs, aux bonnes impressions. La Chapelle-d'Angillon, chef-lieu de canton, est bâtie en croix sur la grande route de Bourges à Paris. Il présente deux parties bien distinctes. L'ancien bourg est groupé au pied du château de Béthune ; il offre de curieuses maisons anciennes et bien conservées, une église du XV^e siècle avec un vieux vitrail bien conservé ; l'église n'a point de clocher, les cloches sont sur le côté opposé au château et leurs abat-vents ne dépassent pas la toiture. On dit que c'est Sully, propriétaire du château, qui a décapité le clocher pour ne pas entendre le chant des cloches. L'histoire de La Chapelle-d'Angillon et du château est intéressante mais n'entrerait pas dans le cadre de simples notes. Le nouveau bourg, construit en bordure des routes est gai avec ses petites maisons pareilles et toutes blanches ; un ruisseau traverse la Chapelle.

On se trouve sur les confins du Berry et de la Sologne ; et, bien qu'un petit ruisseau, seul, sépare ces deux parties du centre, elles sont extraordinairement différentes tant par l'aspect général que par leurs cultures. La Sologne répond mal à ce qu'on peut en croire et on se souvient que les pièces de théâtre qui se respectent ont toujours un acte "En Sologne, la terrasse d'un château après diné". La forêt de Saint-Palais à cheval sur la grande route de Bourges est à 7 kilomètres de La Chapelle ; deux compagnies en ont l'exploitation. Outre mes fantassins, j'y envoie des chasseurs forestiers, des tringlots, des automobilistes. J'ai à nourrir tout ce monde. Et ce n'est pas chose facile avec une intendance qui n'admet pas que je puisse acheter ma viande moins chère qu'à Bourges et qui me barbote mon foin pour me le revendre plus cher.

Heureusement que le magasin de Salbris n'est pas hors de la portée d'un camion automobile et que quartier général n'est pas fait pour des prunes.

L'exploitation de la forêt consiste, bien entendu, à abattre des arbres, les débiter, les débarder, les transporter à la gare, les charger selon les demandes du front. Au début, il m'était impossible de reconnaître un chêne d'un hêtre, sur pied bien entendu ; maintenant, je connais fort bien la différence entre le pin maritime et le pin sylvestre. J'ai fait un sale nez le jour où on m'a dit de ne faire couper que les feuillards.

Comme moyen de transport personnel, en dehors du footing, très agréable en ce pays boisé, il y a les auto-camions, les auto-touristes, les voitures légères des tringlots, le cheval. A mon arrivée, le commandant de BROISSIA m'avait dépeint mon cheval de selle la "lys" que les hommes nommaient "lice" sous des couleurs terrifiantes ; et il est certain que les premières entrevues ont été plutôt orageuses. Ayant la faiblesse de tenir à mes os, j'avais laissé la bête dans sa stalle ; Un jour, ENDRICK me demande de faire seller la jument, il doit faire une promenade avec le commandant. Ce dernier, excellent cavalier, veut se mettre en selle sur la "lys" dans la cour du château où se trouvait l'écurie des trois bêtes de luxe.

A peine est-il dessus que la bête qui court d'habitude après lui pour le mordre se met à faire des sauts de mouton tels qu'il est obligé de descendre. Dans le verger, l'animal, mis en gaîté, se met à démolir les branches des pommiers à coup de ruades. Il paraît qu'une partie de la promenade s'est passée à tirer les animaux par la bouche. Voulant en avoir le cœur net sur les qualités du cheval, j'ai prié l'un de mes maréchaux des logis de procéder à un dressage ; au bout de quelques minutes, il a fait seller et est parti sur route. Au retour, j'ai pu, à mon tour, grimper sur le canasson et, depuis, nous sommes très bons amis. La "lys" ne m'a jamais causé le moindre ennui tant en forêt que sur les routes.

C'est que ce pauvre commandant De Broissia exagère tout. Comme me l'avait dit Gabet, c'est un excellent homme, mais... Quelques anecdotes absolument authentiques le dépeindront. Il est logé au château de Béthune appartenant aujourd'hui aux Godfroy. La nuit de son arrivée, comme les rats faisaient quelque bruit, il s'est levé, s'est introduit, dans la chambre de [Mme Godfroy](#) qui était couchée, sans frapper ; interpellée dans l'obscurité :

- Qui est là ?
- C'est moi, le commandant, je ne puis dormir, on déménage au-dessus de ma tête...
- Vous n'y pensez pas, Monsieur, voulez-vous sortir !

Après une semblable entrée en matière, les relations pouvaient être tendues. Le commandant se plaignait de ce que Mme Godfroy répondait à ses saluts par une sèche inclination de la tête et l'appelait :

– Cette horrible femme !

Il est vrai qu'elle s'amusait à lui dire que son cheval, qu'il soignait particulièrement, était trop maigre et qu'elle préférait le mien.

D'une nervosité excessive, le commandant estimait que les 10 ou 15 minutes que lui prenaient chaque jour les affaires de son bataillon constituaient une besogne écrasante, besogne que j'assurais cependant pendant ses absences, outre la conduite de ma compagnie, et qui ne m'a jamais ramolli ; mais ce surmenage avait fini par influencer profondément son état moral. Il parlait seul à table, en se promenant avec nous : il appelait " petite chérie ! Pépé aimée" ! Invocations troublantes pour ceux qui ne savaient pas qu'il évoquait l'idée de sa fille, enfant gâtée de 14 ans qui lui en faisait voir de dures. Il s'arrêtait au milieu d'une rue comptant ses galons ; un, deux, trois, quatre :

– J'ai quatre galons, les voilà, je suis bien le commandant et je ne commande pas mon bataillon !

Les enfants le suivaient. Puis, il repartait à grandes enjambées, faisant des moulinets avec sa canne, exécutant les mouvements de l'escrime au sabre.

Le jour mémorable où il a pris une truite, il a fallu sabler d'excellentes bouteilles de vin de Sancerre ; il s'est mis à gambader sur la route clamant :

– Je suis le commandant le plus heureux de France, j'ai pris ma première truite !

Pour s'assurer que son ordonnance faisait convenablement son lit, il y cachait un crucifix, son chapelet. Il assistait à la messe chaque jour, changeait trois ou quatre fois de place, se démenant comme un diable dans de l'eau bénite.

Les dimanches et jours de fête il assistait aux offices dans les stalles qui nous étaient réservées dans le chœur ; mais, s'il était astreint à plus de calme, son cerveau était en ébullition ; il parlait à mi-voix. Un jour, on disait le chapelet ; répondait dévotement ; tout d'un coup, il répond par l'Ave au Pater du curé ; S'arrête, ouvre des yeux hagards et ;

– Cochon ! Cochon ! Cochon !

Puis continue ses répons. Le chapelet fini, le silence le frappe :

– Eh bien, il ne dit plus rien ! C'est fini, oui, c'est fini. Aux processions des rogations, il suivait en chantant faux mais à tue-tête les Ora pro Nobis; à déjeuner :

– J'ai fait beaucoup d'effet ; je crois que mon exemple a été excellent.

On ne se cachait pas pour rire dans le pays. Il s'était mis dans la tête de nous emmener avec lui ; je n'ai pu lui faire entendre raison qu'en lui affirmant que tous les hommes en profiteraient pour abandonner le travail et viendraient hurler derrière le curé. Le deuxième dimanche de la Fête-Dieu coïncidait avec la "louée" du pays ; le curé avait jugé convenable de ne pas faire sortir la procession. La veille, le commandant nous plaque après dîner et va au presbytère. Il revient sans avoir trouvé le curé et, se dirigeant vers une petite maison de campagne qu'il possédait à 1500 mètres du bourg, il nous dit :

– Venez avec moi, je lui dirai ; Monsieur le curé, nous venons en délégation au nom des officiers français vous dire qu'il faut faire sortir la procession demain ; ce sera chic, hein !

Mais le curé n'était pas encore là et le projet est tombé à l'eau.

Une fois, il a besoin de se faire soigner les dents. Il écrit à son dentiste d'Orléans qui lui répond qu'à Bourges il trouvera un dentiste qui pourra mettre un lit à sa disposition. LE SAVOUREUX me donne la clef de l'énigme. C'était à Orléans, où habite le commandant ; il a encore mal aux dents. Le voici dans le fauteuil de l'opérateur. Au premier contact de la fraise, le patient pousse un hurlement ; le dentiste suspend le travail. Il le reprend, le commandant tombe les quatre fers en l'air. On l'allonge sur un lit et, la faiblesse durant, on envoie chercher Madame et Mademoiselle. Au bout de vingt minutes, le patient ouvre un œil et demande un prêtre ; il se confesse et se met à formuler ses dernières volontés.

Madame De BROISSIA scandait chaque phrase par des :

– Calmez-vous, commandant, calmez-vous, commandant !

Tandis que, tel un chœur des tragédies antiques, l'enfant, de sa voix fluette reprenait :

– Calmez-vous, commandant, calmez-vous, commandant.

On fait, enfin, chercher une voiture d'ambulance. Le commandant est conduit chez lui, deux brancardiers le prennent... mais, au moment où le convoi s'engage sur les parquets cirés, le commandant soudain dressé s'écrie :

– Vous allez tout abîmer avec vos clous...

Et, héroïque, se lève et se rend seul... au lit !

A La Chapelle, il a une marotte ; envoyer le plus grand nombre possible de travailleurs en forêt. Il fait la chasse aux fricoteurs ; et, comme c'est du côté des cuisines qu'ils se tiennent de coutume, c'est là qu'il va les chercher. Un jour :

– Vous, qui êtes-vous ?

– Cuisinier.

– Vous ?

– Malade.

– Vous ?

– Homme de corvée pour porter la soupe le matin.

– Allez au bois ! Vous ?

– A l'ordinaire !

– Allez au bois... Et vous, là-bas, l'homme au képi, allez au bois.

– J'puis pas, Monsieur, j'suis facteur des postes.

Les hommes se tordent et le commandant emmène tout le monde au bureau de ma compagnie où il se fait envoyer promener par le sergent-major qui lui fait observer qu'il désorganise tout le service. Résultat ; le diner détestable !

En forêt, où il n'a que faire, il fait la joie des travailleurs. Il veut montrer aux bûcherons comment s'y prendre pour abattre un arbre. Il saisit une cognée, la lève et... manque le tronc. Il s'adresse à un chasseur forestier ;

– Combien pèse cet arbre ?

– De huit à neuf cents kilos...

– Mon bon ami, vous ne savez pas ce que vous dites, il en pèse quinze cents.

A CACHET :

Combien avez-vous de produits sur les routes ? Il est inutile que je le demande à LE CALLOCH qui m'enverrait promener.

– De huit à dix mille...

– Mon bon ami, il ne faut pas dire de huit à dix mille, on croirait que vous ne savez pas ce que vous avez. On dit un chiffre bien déterminé. Eh bien, il y en a vingt mille.

– Je tiens les chiffres de la comptabilité de MELIN.

– MELIN se trompe. Il faut tous dire la même chose et si on nous interroge, faut répondre vingt mille.

Et il s'en va, content.

Il s'est mis dans la tête que le général en chef viendra inspecter les chantiers ; et cette idée l'hypnotise à tel point qu'il ne quitte plus la forêt. Mais les hommes ont trouvé un moyen de s'en débarrasser. Dès qu'il paraît, ils se mettent à crier à chaque coup de hache ; Gare ! Sauvez-vous ! Il va tomber ! Attention ! Le malheureux commandant ne sait où donner de la tête ; il saute à droite, à gauche, bondit de tous côtés et file à un autre chantier où les cris reprennent.

Il ne voudrait, pour rien au monde, se rendre coupable d'un délit de chasse ; mais il savoure les faisans et les lièvres qui, en temps prohibé, font le plus bel ornement de nos menus sous le nom de poulet et de lapin. Il est gourmet ; la viande de veau lui semble parfois dure ; il le reproche à Madeleine, ne se souvenant pas que, la veille, entendant le veau beugler, il s'est apitoyé :

– Pauvre bête, il appelle sa mère !

Ne voulant pas recevoir sa famille à La Chapelle, « pour ne pas transformer la popote en "phalanstère" », il lui offre l'hôtel à Bourges ou à Aubigny et quitte son poste parfois deux ou trois jours de suite, ne revenant que quand pépé le met à la porte. Son excellent cœur (il ne dort pas quand il est contraint de punir un homme) lui attire parfois des aventures plaisantes. Un jour, il voit passer un loqueteux portant un vague ruban qu'il prend pour la croix de guerre, accompagné d'une espèce de souillon de bas étage et poussant une sorte de charrette de rémouleur où sont installés deux pauvres gosses. Le bonhomme raconte une histoire invraisemblable de passe-droits dans laquelle le commandant donne à toute allure. Ce misérable devient un héros aussi glorieux que méconnu, blessé de la guerre, abandonné de tous... Bref, il se met en tête de lui faire donner la médaille militaire. Il fait démarches sur démarches, rapports sur rapports et apprend, un beau jour, que son protégé, qui a d'ailleurs disparu sans laisser de traces ailleurs que dans le porte-monnaie du trop confiant commandant, n'est qu'un vulgaire chenapan.

Mais on n'en finirait pas si on voulait tenter de narrer tous les incidents qui faisaient notre joie. Malgré sa réelle bonté et son désir d'être aimable, il s'était rendu insupportable pour tous ceux qui ne savaient pas le prendre. Aussi, ses absences étaient considérées comme de véritables vacances par Mlle Madeleine, GABET et CACHET. Ces deux derniers, pêcheurs aussi enragés qu'heureux, en profitaient pour dévaliser les ruisseaux et les étangs. C'étaient eux qui pourvoyaient amplement notre table de brochets et de truites ; je les ai bien souvent accompagnés ; mais je n'ai, je crois, ramené qu'un petit, peut-être une douzaine, de véron. Je me rattrapais sur les champignons. Je me hâte de dire que c'étaient des suppléments que Mme Vacher nous faisait préparer avec sa maestria accoutumée.

GABET, industriel du nord, connaissait le commandant depuis la formation du bataillon ; il "braillait" plus fort que lui et lui tenait des raisonnements à le mettre dans tous ses états ; et cela provoquait des scènes héroï-comiques tout à fait réjouissantes. GABET, qui avait fait fortune dans l'exploitation de forêts, camelot du roi à Lyon, lui narrait ses campagnes politiques ; je lui donnais la réplique, GABET admirait ; et, l'imagination aidant, on arrivait à des extravagances que le commandant avalait sans broncher.

– Écoutez-moi, mes bons amis ; mais vous ne m'écoutez pas...Nous arrivons à la fin du monde !

L'élégant docteur LE SAVOUREUX, docteur neurologue pour dames, toujours tiré à quatre épingles, employait ses loisirs à prendre des clichés photographiques qu'il faisait développer et tirer sur papier à Paris. Joueur acharné d'échecs, il suit plusieurs parties par correspondance. Il possède une foule de cantines et ne monte jamais à cheval. La seule fois qu'il y soit monté c'est le jour de l'entrée du bataillon à Rouen. Il avait quitté la queue de la colonne pour assister le commandant à la tête du bataillon ; son cheval glissait sur le pavé et LE SAVOUREUX n'était pas à la noce...

– De grâce, tenez-vous, docteur, pour l'honneur de Jeanne d'Arc ; les anglais nous regardent.

Quand LE SAVOUREUX a quitté le bataillon pour rejoindre un centre neurologique de la guerre, sans attendre son successeur, le commandant a si bien embrouillé les choses qu'on a envoyé un vétérinaire pour le remplacer. Pendant quelques jours, les 150 chevaux du détachement ont eu un vétérinaire, tandis que les sept cents hommes étaient privés de médecin. Mais, on a envoyé par la suite, et après le départ du vétérinaire, un médecin de Bourges deux fois par semaine.

MELIN a fait venir sa famille et a, par suite, quitté notre table à l'hôtel. Il avait deux petits garçons de l'âge de Pol, devenus de suite mes amis. Il a eu et perdu un bébé dans d'assez tristes

circonstances. C'était un excellent camarade qui nous a reçus chez lui quand le commandant, avec qui il ne pouvait s'entendre, n'était pas là.

ENDRICK, industriel à Lille et ami de LEBLANC, n'est pas resté longtemps, garçon très gai, très allant me plaisait bien. Il a été remplacé par une espèce de phénomène, employé au pari mutuel qui nous a amené sa femme ; celle-ci, à qui le commandant a fait la tête, parce qu'elle avait les allures "d'une petite ouvrière" n'a dîné qu'une seule fois avec nous.

Le capitaine des tringlots et leur vétérinaire, camarades agréables, ont quitté La Chapelle-d'Angillon en laissant leur détachement, comme le lieutenant des automobiles quelque temps plus tard.

Parmi mes hommes, peu ayant un caractère saillant. MILLET, cependant, qui s'est marié à La Chapelle. Un ivrogne s'il en fut un. Le mariage a eu lieu à minuit ; le lendemain matin, MILLET, sur les rangs, est venu se plaindre de sa femme ; puis, sa conduite a été telle que je l'ai fait envoyer dans un autre régiment une quinzaine de jour après son mariage.

Il y avait encore VACHIER, un fou alcoolique dont je n'ai pu me débarrasser qu'après avoir constaté sa mauvaise habitude d'allumer du feu sur les tables pour faire réchauffer sa soupe.

Mes méridionaux ne me semblaient, cependant, pas beaucoup priser la vie militaire. Quand il s'est agi de dresser les listes de départ des agriculteurs, ils ont tous apporté des certificats. Tous, comme l'entrepreneur de peinture, le patron coiffeur, le receveur buraliste...

Je comptais en renvoyer moins de cent, ils sont partis au nombre de plus de deux cents. Mais, plusieurs se sont mordu les doigts tel mon ordonnance REBUFFAT qui écrivit quelques jours après qu'il regrettait mon service, "a femme l'obligeant de travailler". Il est de fait que le travail ne paraît pas être leur fort.

Ils s'amusaient quand ils se mettaient à dix à pérorer devant un rondin avant de se décider à le prendre :

- C'est comme cela qu'il faut le prendre.
- Non, Monsieur, à mon avis, c'est comme ceci...

Ainsi que je l'ai dit, la population civile était charmée d'avoir des soldats à loger ; elle faisait très bon ménage avec eux. Par suite, de mon côté, je ne pouvais faire moins que d'avoir également d'excellentes relations avec toutes, les catégories de citoyens de La Chapelle.

Le vieux curé, que je nommais Louis XI à raison d'un bonnet à oreilles qui ne le quittait jamais, même pendant les offices par permission spéciale du pape dont il se montrait tout fier, était très fin tant au physique qu'au moral, artiste et causeur agréable. Il possédait une extraordinaire bonne, la mère Louise, contre qui il était obligé de défendre sérieusement sa cave. Il possédait toute une ménagerie et deux domiciles, sa cure et un chalet sur la route d'Aubigny.

Le juge de paix, qui me demandait des consultations et dont les jugements ont dû se ressentir de mon passage. Il avait une femme qui tirait les cartes et qui s'était persuadée que je l'hypnotisais ; elle venait souvent chez les Chevalier.

Les sœurs laïcisées, organisatrices des chants à l'église. Je me suis trouvé avec elles en si excellents termes que j'ai participé à l'éclat des fêtes religieuses telles la première communion, tant en faisant partie des chœurs, seul homme avec le curé de Méry-ès-Bois, que par mes solis. Et cela m'avait fait autoriser à me servir de l'harmonium de l'église. C'est en tripotant l'harmonium que j'ai paraphrasé ainsi le magnificat :

Les cloches de la tour du pays d'Angillon
Ont vibré, essaimant sous la voûte infinie
Du firmament bleu
Leur joyeux carillon.

C'est le Magnificat !
Mon âme s'est unie à Madame Marie
Et s'envole vers Dieu.
Oh cloches ! Parsemez vos trilles dans l'azur

Car mon âme est heureuse
Cloches, sonnez sans fin
Mon être devient pur
Et se joint à Marie, ô Reine bienheureuse
De qui, dans une crèche, est né l'enfant Jésus.
Cloches, tinte toujours, ainsi qu'aux angélus !
Mon cœur cesse de battre et la joie en déborde ;
Mon front s'est incliné ; mon esprit a la foi
Dieu le fils, du Calvaire, en sa miséricorde
Pour les éternités, aura pitié de moi.

Cloches carillonnez bien haut dans le ciel bleu
Les anges ont pris mon âme et l'emportent vers Dieu
Il disperse les grands, comme dans la tempête
S'envolent les embruns des vagues de la mer.
Il renverse les rois dont il courbe la tête
Ainsi que les roseaux se ploient au vent d'hiver

Oh cloches, sonnez à toute volée
Mon âme s'est envolée
Et le faible par lui sera vaillant et fort
Ainsi que le granit des côtes de l'Armor,
Et le riche mauvais que le pauvre n'approche
Sera broyé ainsi que les grains de froment
Sous les meules de grès qui tournent rudement.

Les échos des forêts vous répondent ô cloches !
Terminez lentement vos trilles dans l'azur
Mon cœur est pur

Mais je m'étais fait, sans le chercher, un ennemi intime, cherchant, dans l'ombre des noirs piliers de l'église, à me nuire. C'était Charlic, chantre attiré à qui un mauvais plaisant était allé dire qu'après la guerre je le remplacerais.

Poussé par un vil sentiment, cet horrible rat de sacristie avait barboté la clef de l'harmonium et la cachait ; j'étais obligé de mettre en chasse toutes mes amies choristes. Finalement, fatigué, j'ai dû abandonner la partie. Et, cependant, n'était-ce pas particulièrement plein de douce jouissance que de faire fuir par quelques phrases de Manon les deux ou trois bigotes venant se mettre à l'ombre des discrètes chapelles ? Leur fuite éperdue me rappelait ce brave chanoine de Vaux me disant après des exercices semblables en compagnie des musiciens du 42ème colonial : Comme la musique sacrée est belle !... Sacré Charlic, va !

Il y avait encore la doctoresse, mal avec tout le monde, les dames de la poste, les demoiselles du bureau de tabac, la belle Madame Tabourdeau dont Andréa Vacher était éperdument jalouse, prétendant qu'elle lui avait soufflé son 19^{ème} prétendu, puis les parents des enfants que je photographiais... Les enfants de Marie, les communiantes prises avec le brownie...

Puis, encore, les Godfroy à qui le commandant ne pardonnait pas de m'avoir montré leurs collections et de m'avoir procuré des invitations aux chasses en forêt. Et ces chasses rapportaient

cependant tant à notre table qu'aux hommes des sangliers. Ces pauvres Godfroy chargés de tous les péchés d'Israël étaient cependant bien aimables ; Madame, née d'Almont, peu versée en matière artistique, avait fait décorer des portraits de famille authentiques Louis XV de la croix de la Légion d'Honneur. Leur jeune Pierre, qui seul de la famille était compris du commandant, me servait d'apprenti photographe.

Mme d'Almont, la cousine, dont il était parfois dangereux de conduire la charrette anglaise, surtout quand on avait la sienne chargeant derrière, en forêt.

Les propriétaires de Gillons d'où je ne revenais jamais sans rapporter, pendu à ma selle, un bouquet de roses. Un bouquet vaut bien un sonnet et, la muse venant à la rescousse, je pondais :

Croyez-moi, le cœur bat sous le rude uniforme
Il sait aimer la fleur si douce aux papillons
Quel que soit son parfum et quelle que soit sa forme
Travaillée aux jardins, simple dans les sillons.

Or, vous coupez les fleurs, aimant les tourbillons
Des pétales dans l'air. Mais les fleurs, que transforme
Votre main en bouquet, ne sont plus que haillons
Sans parfum qu'on emporte en quittant vos grands ormes.

La fleur pour être belle a besoin de sa tige
De ses feuilles ainsi que du soleil d'été :
Sans cela, une fleur restera sans beauté.

Une rose conserve son prestige ;
Celle qui, chaque jour, se meurt sur votre cœur
Puis-je la mendier, sans commettre une erreur ?

Le prince de Broglie et la princesse Tiska, qui me déclarèrent que mon couvert serait toujours mis au château de Loroy construit près des ruines d'une abbaye des XI^{ème} et XIII^{ème} siècles. Cette femme Tiska, ancienne artiste que le vétérinaire bombardait à chaque parole, un jour qu'il m'avait accompagné pour voir un cheval du « Madame la princesse » et qui n'était jamais plus heureuse que de plaquer son mari plus que légèrement annihilé pour venir en gants blancs déclamer en forêt tout en faisant du footing.

J'avais encore, comme amies, les hirondelles qui venaient en foule sur les fils télégraphiques attendre dans l'engourdissement des aurores brumeuses les premiers rayons du soleil pour se chauffer sur les toits en chantant toutes les ailes étendues leur hymne monotone.

Celui qui n'était pas mon ami, c'était cet intendant de Bourges qui avait émis la prétention de me faire payer les dégâts occasionnés par un incendie allumé par un pupille de l'assistance publique. Il discutait sur les termes de mon rapport. Je lui ai répondu en déposant une plainte au parquet ; je lui en ai bouché un coin. Mais je pensais peu à l'intendant lui-même quand j'allais à Bourges ; je le délaissais pour me rendre aux églises dont la cathédrale, aux monuments anciens dont la maison de Jacques Cœur ; mais, tout cela est amplement signalé dans les guides.

Je préférais, néanmoins, mes randonnées en forêt à cheval, à droite, à gauche, en charrette anglaise, avec l'un ou l'autre, en auto avec quelques bons camarades, à Aubigny où nous n'avions autre chose à faire qu'à voir l'église avec ses stalles et son célèbre vitrail, son château, ses antiques maisons de pierre ou de bois si bien conservées et groupées qu'elles évoquent une ville d'un autre âge ; A Méry-ès-Bois, où, après avoir traversé les plaines de Sologne où travaillaient des boches, après avoir vu la vieille église du XIII^e siècle, nous déjeunions gaiement avec les camarades de l'autre compagnie.

J'ai, particulièrement, gardé un bon souvenir de l'excursion faite avec MELIN, à la Charité où nous allions organiser l'exploitation d'une énorme forêt et les cantonnements pour, peut-être, plus d'une année, par les vignobles de Sancerre et la vallée de la Loire ; notre passage à Sancerre, où nous nous étions arrêtés pour jouir du superbe panorama sur la Loire et la campagne lointaine ; notre auto s'étant trouvée coincée dans les rues trop étroites pour finalement s'échouer à un carrefour où il était impossible de la faire tourner.

Mais, il était écrit que nous devions être dispersés. A mon retour de ma permission d'août, je n'ai plus trouvé qu'une vingtaine d'hommes à ma compagnie, les autres s'étaient envolés comme agriculteurs ; après avoir vivoté trois semaines, le bataillon fut dissous. Le commandant, sous le prétexte d'aller porter ses bagages à Orléans, nous avait plaqué quelques jours avant la fin du mois ; nous avons, probablement, mené la dissolution mieux qu'il ne l'aurait fait.

Nous avons tous été affectés, à part le commandant ; pour ma part, je devais me rendre à Neufchâtel ; mais, la veille de mon départ, je reçus une dépêche m'appelant d'urgence au Bourget.